



Une bibliothèque militante à la Grange-aux-Belles n°9 janvier 2025

Lorsque vous venez dans les locaux nationaux de l'Union, passez voir cette bibliothèque, votre bibliothèque. Elle est située au 2^{ème} étage, dans la cafeteria. Les livres sont à disposition. Servez-vous et ... pensez à les ramener. Pour les camarades qui n'ont pas l'occasion de venir à un Bureau national, un Comité national, une formation syndicale, une réunion de commission Solidaires, un conseil fédéral ou quoi que ce soit organisé dans ces locaux, vous pouvez nous contacter si vous avez besoin d'un livre, ou de plusieurs ; on fera le nécessaire pour que vous y ayez accès.

Voici quelques-unes des nouveautés qui ont enrichi la bibliothèque en fin d'année 2024.



Pour nous contacter :

lina.cardenas@cefi.solidaires.org mahieux@solidaires.org



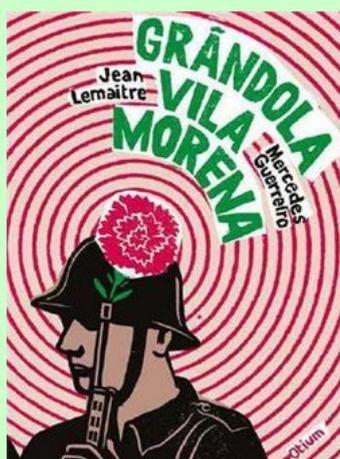
Editions Terrasses-----**Editions Terrasses**

Cet ouvrage se situe à la frontière de notre travail visant à revisiter notre histoire commune avec l'Algérie.



Celle de la guerre, guerre civile s'il en est ; celle de la colonisation et de ses ramifications impérialistes contre lesquelles il a fallu se battre tout au long du 20^{ème} siècle et encore aujourd'hui. L'ouvrage offre des clés de compréhension historique pour mettre en perspective ce que fut la colonisation en Algérie : une entreprise globale, économique et politique, en réaction directe au contexte international et aussi au contexte social français, tous deux parsemés d'actes de résistances et de rébellion qu'il fallait faire taire par l'exportation de conflits et par la volonté d'effacer résistances populaires et vies communautaires. Dans une langue facile et à travers une critique sociale aux résonances bien actuelles, les auteurs nous rappellent la nécessité d'une histoire critique et d'une lecture globale des systèmes capitalistes et colonialistes allant main dans la main et « suant le sang et la saleté par tous ses pores ».

Editions Otium-----**Editions Otium**



Jeudi 25 avril 1974. Lisbonne. Les studios de Rádio Renascença. Programme Limite. 00h 28mn 19sec... À cet instant précis, la chanson Grândola Vila Morena de José Afonso est diffusée. C'est le signal convenu, avec le mouvement clandestin des capitaines, pour lancer l'insurrection militaire contre le régime fasciste du Portugal.

Ce livre conte ce coup de maître en musique et retrace l'histoire de la chanson et de son auteur. Quarante ans se sont écoulés et Grândola Vila Morena retrouve une seconde jeunesse. Au Portugal, et ailleurs en Europe, la chanson accompagne aujourd'hui les actions contre l'austérité sociale, devenant un hymne international d'union et d'espoir.

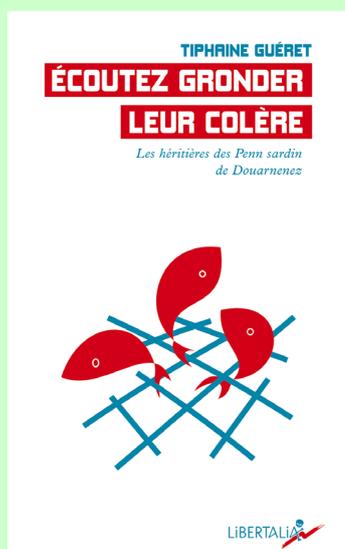


Charles Piaget (1928-2023) est connu pour son rôle dans la grève, exemplaire et audacieuse, des ouvrières et ouvriers de Lip à Besançon, en 1973. Mais sa trajectoire militante commence vingt ans plus tôt, avec la découverte du syndicalisme chrétien et l'opposition à la guerre d'Algérie, et se poursuit au-delà avec le combat pour l'abolition du chômage.

S'y intéresser, c'est aller à la rencontre d'une figure ouvrière profondément socialiste, antiautoritaire et révolutionnaire.

C'est l'histoire des engagements de Charles Piaget qui est ici proposée, leur contexte, les débats qui les ont inspirés ou alimentés – notamment sur l'autogestion, au PSU et à la CFDT des années 1970. Des engagements qui peuvent continuer d'inspirer, de nourrir les échanges et les réflexions.

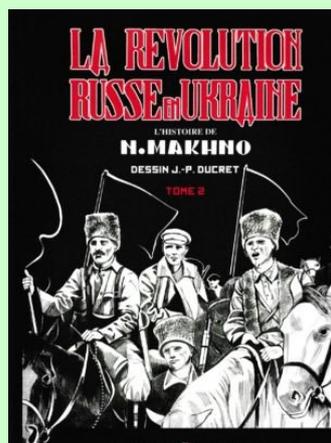
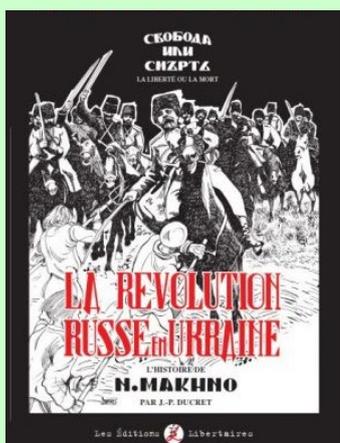
En donnant une large place aux archives, ce livre montre comment Charles Piaget a pensé, agi et parlé en militant : de Lip à son espoir de voir naître des « milliers de collectifs à même de construire immédiatement des morceaux du monde que nous voulons ».



La grève des sardinières de Douarnenez, en 1924, est restée dans les mémoires. Victorieuse, leur lutte est aujourd'hui un symbole des mobilisations ouvrières féminines.

Cent ans après, on continue de travailler la sardine dans les zones industrielles de ce petit port finistérien. L'étripage et l'emboîtage sont encore largement réalisés à la main et ce sont toujours des femmes qui s'y collent. Des femmes du coin en fin de carrière, de jeunes intérimaires et, surtout, des « petites mains » exilées. Toutes soumises à une tâche ingrate et harassante, à l'injonction au rendement. Face à la dureté du labeur, au manque de considération, à la menace de l'automatisation, des solidarités se nouent et la lutte syndicale retrouve un peu de vigueur après plusieurs années d'apathie. Assez pour provoquer la révolte ?

La mémoire des luttes n'a de sens qu'à condition de servir les combats d'aujourd'hui. Voilà ce que ce livre voudrait rappeler, en donnant à entendre des voix que l'on écoute trop rarement.



La révolution d'Octobre en Russie eut lieu sur la base de deux revendications populaires : « Tout le pouvoir aux soviets » et « Paix immédiate ». En mars 1918, le traité de Brest-Litovsk se traduisit par une capitulation devant l'Allemagne. La Pologne, l'Ukraine..., étaient livrées à la réaction et aux invasions étrangères tandis que le parti bolchevik, au motif de l'urgence militaire, mettait en place sa dictature sur le prolétariat.

De 1917 à 1921, et jusqu'en 1924, en Ukraine du Sud-Est, les masses paysannes, qui étaient entrées en révolution, durent se battre sur plusieurs fronts. Contre les Allemands, les nationalistes, les blancs..., avec quelquefois le soutien – chiche – des bolcheviks. Et, contre tous ceux-là, dès lors qu'elles s'efforçaient de mettre en œuvre la révolution sociale d'Octobre.

La Makhnovchtchina (du nom de son leader charismatique, Nestor Makhno) fut l'âme de ces combats. Mieux, en anéantissant l'armée blanche de Dénikine qui se trouvait à l'aube de prendre Moscou, elle sauva la révolution. Au prix de plusieurs centaines de milliers de morts. Mais, épuisée et saignée à blanc, elle se fit peu à peu grignoter et liquider par l'Armée rouge. L'histoire de la révolution russe en Ukraine et de Nestor Makhno éclaire l'actualité du moment comme jamais encore. Et seuls s'en étonneront ceux qui s'étonneront toujours de tout pour ne s'être jamais étonnés d'eux-mêmes.

Deux tomes.

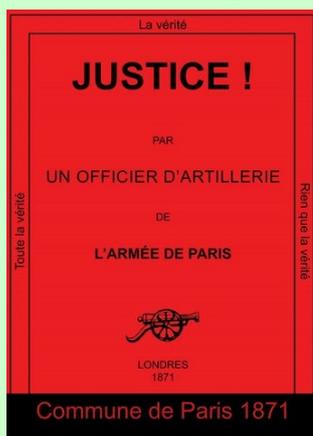


Rédigés entre 1918 et 1921, dans un style alerte, les Carnets de la Révolution russe offrent un témoignage captivant sur l'ensemble des événements de 1917. Présent à Pétersbourg de février à octobre, Nikolaï Soukhanov, l'un des fondateurs du Soviet de la capitale, est un observateur privilégié de la vague révolutionnaire. Menchevik internationaliste, il rend compte de l'intérieur des diverses forces politiques en présence. Cet ouvrage n'est pas une simple chronique : Soukhanov, en militant, tâche de se situer au sein des événements, d'en dégager les possibles et d'évaluer d'un œil critique les positions des différents protagonistes de la révolution. Traduits pour la première fois en langue française dans leur intégralité, les sept livres des Carnets de Soukhanov doivent retrouver la place qui leur revient, celle d'une des principales sources de l'histoire de la Révolution russe à Pétersbourg en 1917.



« Lasses d'être le jouet de nos infâmes exploiters et de nos vils époux, nous avons décidé de faire entendre notre voix et d'exiger notre part de plaisirs au banquet de la vie. Et comme nous ne voulons dépendre de personne, nous avons nous-mêmes brandi l'étendard rouge et sommes parties au combat... sans dieu ni maître. »

Publié à Buenos Aires en 1896, La Voz de la Mujer est le premier journal anarchiste féministe. Dans ses pages, ses rédactrices proposent de fournir aux femmes prolétaires les outils, théoriques et pratiques, nécessaires à leur émancipation. Partisanes de l'amour libre et de la propagande par le fait, elles y expriment leur volonté d'en finir, par tous les moyens, avec l'oppression, qu'elle soit religieuse, capitaliste ou patriarcale. « Lasses d'être le jouet de nos infâmes exploiters et de nos vils époux, nous avons décidé de faire entendre notre voix et d'exiger notre part de plaisirs au banquet de la vie. Et comme nous ne voulons dépendre de personne, nous avons nous-mêmes brandi l'étendard rouge et sommes parties au combat... sans dieu ni maître. »

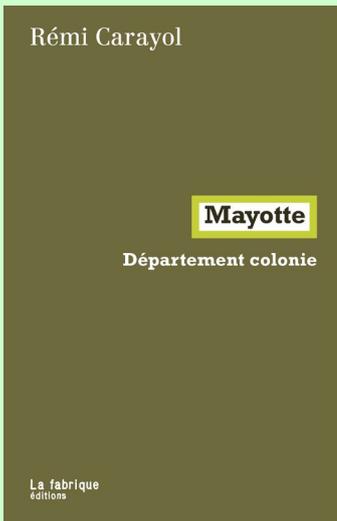


Rescapé de la Semaine sanglante, c'est en exil à Londres que P. F. Borgella, aide de camp de Rossel pendant la Commune, rédige l'un des textes les plus puissants sur les horreurs de la répression et des crimes de l'armée versaillaise et du gouvernement de Thiers. Des pages écrites à chaud pour que Justice soit rendue aux victimes de la barbarie bourgeoise, et pour que les vérités ne soient elles aussi ensevelies dans les charniers de l'Histoire.



Internet, le web et les nouvelles technologies font partie de nos vies, pour aujourd'hui et pour toujours. Ce n'est pas un monde à part, et réfléchir aux liens entre le numérique et le monde dans lequel nous vivons, c'est tenter de répondre à de nombreuses questions qui ont un impact immédiat sur nos vies et sur le monde dans lequel nous vivons.

Les grandes entreprises qui dominent le web sont-elles dangereuses ? Une intelligence artificielle peut-elle être stupide ? Internet est-il raciste et sexiste ? Pourquoi se sent-on moche sur les réseaux sociaux ? Qui a dit que les smartphones rendaient les ados bêtes et tristes ? Et bien d'autres encore...

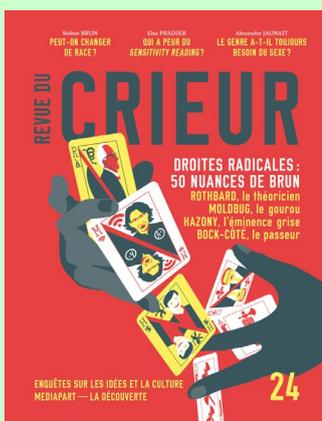


Il y a 50 ans, la population de l'archipel des Comores était invitée à se prononcer sur le statut de son territoire. Si 3 des 4 îles votèrent massivement pour l'indépendance, Mayotte (Maore), où un courant sécessionniste animé par l'élite créole exerçait un puissant lobbying, vota contre, tandis qu'à Paris l'armée et le « parti colonial » encore très puissant ne voulaient pas perdre cette position stratégique dans l'océan Indien. La France accorda l'indépendance aux Comores mais conserva Mayotte, devenue en 2011 le 101e département français à l'issue d'un processus unique de « colonisation consentie ». Tout renvoie à la colonie sur cette île : les ghettos de Blancs, la hiérarchisation raciale au travail comme dans la vie quotidienne, la dépendance économique envers la « métropole », les défaillances des infrastructures mises en lumière par les récentes pénuries d'eau... Entre des Mahorais reniant leur passé pour être « français à tout prix », dont la dérive vers l'extrême droite semble sans fin, des « métros » qui se comportent en terrain conquis et cultivent l'entre-soi, et des Comoriens devenus « étrangers » par l'effet d'une politique d'État délibérée, la violence à Mayotte est le résultat d'un double processus de dislocation et de colonisation. Ce livre raconte les épisodes de cette histoire et dresse un portrait sans concession de « Mayotte française » et du présent colonial qui continue de l'animer.



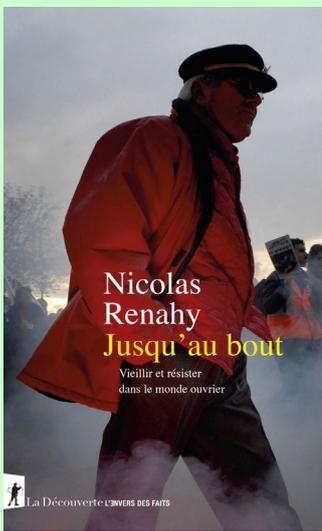
La manifestation du 25 mars 2023 à Sainte-Soline contre les mégabassines fait déjà date dans l'histoire des luttes écologiques et sociales. En dépit du récit politique et médiatique dominant qui a présenté les manifestant-es comme de violent-es « écoterroristes », l'ampleur du nombre de personnes mobilisées, leur détermination et la convergence de leurs luttes confirment la montée en puissance d'une résistance politique à la destruction du vivant.

Ce livre contribue à la production d'un contre-récit décrivant ce qu'il s'est réellement passé autour de ce village des Deux-Sèvres. Ce faisant, il porte une attention particulière à la jeune génération, qui occupe une place décisive dans ce mouvement. À travers des portraits de personnes de 17 à 29 ans, il donne à voir les parcours qui les ont menées à Sainte-Soline, ce qu'elles y ont éprouvé et les manières dont elles envisagent désormais leur place dans la société. Leurs récits se mêlent aux points de vue d'autres militant-es, artistes ou chercheur-ses. L'ensemble de ces voix témoigne de ce qui s'est alors joué, tant dans les violences d'un État mis au service de l'agro-industrie capitaliste que dans les aspirations nouvelles, les transmissions intergénérationnelles et l'inventivité politique qui s'y sont exprimées.



Le vingt-quatrième numéro de la Revue du Crieur plonge dans les idéologies des extrêmes droites contemporaines en proposant quatre grands portraits de penseurs et relais de ces courants divers mais tous mortifères : Murray Rothbard, le théoricien de l'anarcho-capitalisme et référence du président argentin Javier Milei, qui défend une vision radicale d'une société capitaliste sans État ; Mencius Molbug, le gourou de la néoréaction version 2.0, qui appelle de ses vœux un avenir dans lequel se mêleraient transhumanisme débridé et gouvernements autoritaires sous forme d'État-entreprises, tout cela grâce à la colonisation de la haute mer et du cosmos ; Yoram Hazony, l'éminence grise, ou comment un néomaurrassien israélo-étatsunien chante dans le monde entier les louanges de son " conservatisme national " ; Mathieu Bock-Côté, le passeur qui exporte les paniques morales à travers l'Atlantique depuis son Québec natal et martèle un discours hostile au multiculturalisme à longueur de plateaux télé. Cinquante nuances de brun qui se rejoignent autour d'un désir de transgression.

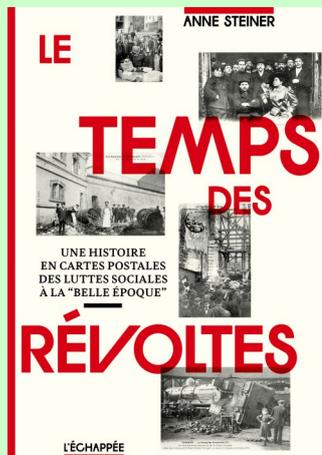
Les lecteurs et lectrices retrouveront ensuite les enquêtes culturelles du Crieur. L'une est consacrée à la vague féministe qui secoue actuellement le milieu éditorial, où l'on plonge dans les rouages de la création de maisons d'édition ou de collections et l'ouverture de librairies. On se penche ensuite sur les images : comment filmer les luttes féministes ? Pourquoi avons-nous gardé peu de traces de l'ébullition des années 1970 ? Comment faire pour que les luttes présentes ne soient pas oubliées ? On s'interroge ailleurs sur la disparition du " sexe " dans les théories et luttes féministes : avec le concept de genre, peut-être n'avons-nous plus besoin du sexe ? Cet article entend au contraire remettre le sexe sur la table du genre, et ne pas l'abandonner aux réactionnaires qui s'attellent à le renaturaliser pour mieux disqualifier celles et ceux qui entendent vivre selon le genre qui leur convient.



Bruno, Christian, Clairette, Christiane et Viviane sont des "anciens de Peugeot" à Sochaux-Montbéliard. Cabossés par le travail en usine, ces retraités placent le militantisme syndical et la solidarité amicale au cœur de leur vie. À travers quelles expériences apprennent-ils à vieillir ensemble ? À partir d'une plongée sensible dans leur quotidien, ce livre donne à voir une réalité méconnue : celle du vieillissement physique et social dans le monde ouvrier. Il jette une lumière nouvelle sur des enjeux oubliés de la réforme des retraites et sur la distance au politique dans les classes populaires, montrant l'importance des résistances locales au capitalisme et à l'extrême droite. Retrouvant, trente ans après, certains enquêtés de La Misère du monde, Nicolas Renahy propose une sociologie incarnée des vieillesse et des appartenances sociales, qui invite à repenser la condition ouvrière à l'aune des rapports de classe, de genre et de génération. Ni passifs ni " inactifs ", ces anciens ouvriers et ouvrières sont loin d'être mis en retrait par leur retraite. Alors que la fin du monde ouvrier ne cesse d'être annoncée, ces " vieilles branches " continuent de lutter, d'être solidaires et de transmettre aux plus jeunes le sens du combat contre les injustices. Jusqu'au bout.

Editions L'échappée

Editions L'échappée



Mettant en regard récits et cartes postales, ce livre nous plonge au cœur des révoltes ouvrières et paysannes de la Belle Époque.

À la veille de la Première Guerre mondiale, les conflits sociaux se multiplient partout en France. Au-delà des revendications concrètes, il s'agit toujours de luttes pour la reconnaissance du travail et des savoir-faire, d'un combat pour la dignité. À l'âpreté de ces combats répond la brutalité de la répression. La troupe charge, mutile et tue, et les peines de prison pleuvent sur les manifestants et les syndicalistes.

Ces années de guerre sociale correspondent à l'âge d'or de la carte postale, dont la production explose entre 1900 et 1914. À une époque où les photographies de presse sont rares et de qualité médiocre, c'est sur ce support qu'ont été fixés les moments forts de ces révoltes urbaines ou rurales : cortèges, barricades, charges de dragons, machines sabotées, demeures patronales incendiées, mais aussi soupes communistes, fêtes et meetings.

Editions du détour

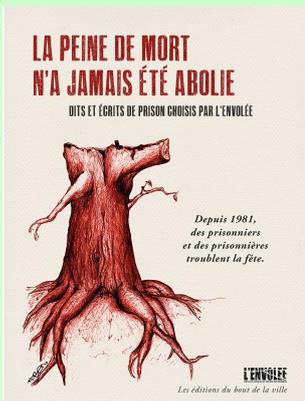
Editions du détour



L'auteur, spécialiste de référence du syndicalisme, pose ici des jalons pour que celui-ci change en profondeur : intégrer les objectifs écologiques, représenter vraiment tous celles et ceux qui travaillent, à l'échelle mondiale, réapprendre l'unité. Jean-Marie Pernot apporte ici sa contribution au débat toujours sur le métier de l'« avenir » du syndicalisme. Pour lui, la courbe de son déclin n'a pas de raison de s'infléchir sans une importante remise en question. Il ne s'agit pas de mettre en cause celles et ceux qui représentent les travailleurs dans les entreprises, en première ligne, mais d'interroger les organisations, dont les forces et les modes d'actions ne semblent plus à la hauteur des enjeux. S'il ne faut renoncer à rien (être dans l'entreprise, s'asseoir à la table des négociations, conduire l'action collective), il faut obtenir plus : construire l'unité, répondre aux préoccupations urgentes, du salaire à l'écologie en passant par l'égalité de genre, réagir aux mutations du travail, transformer les modes d'organisation du syndicat pour inclure des travailleurs désormais atomisés entre ubérisation et sous-traitance mondialisée. Face à un tel programme, il faut être en mesure de peser. En la matière, l'écart entre les besoins et les moyens mis en œuvre est abyssal. Jean-Marie Pernot ne mâche pas ses mots dans cet essai d'une lucidité combative.



De la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen en 1789 à la constitutionnalisation de l'IVG en 2024, Mathilde Larrère nous plonge dans l'histoire de nos droits et des luttes qui les ont conquis. Voter, vivre et travailler dignement, s'instruire, s'associer, publier librement, manifester, avorter... Tous ces droits — et bien d'autres encore — sont le fruit de longs combats contre ceux qui les entravent pour préserver leurs privilèges ou leurs intérêts. L'histoire de la conquête de nos droits montre comment chacun d'entre eux a été arraché, dans la rue, sur les barricades, dans les journaux, sur les piquets de grève. L'historienne Mathilde Larrère retrace les avancées (et les reculs) de ces luttes émancipatrices — jusqu'aux revendications les plus contemporaines.



Le 9 octobre 1981, l'État français a pris de grands airs de modernité humaniste en abolissant la peine de mort. Depuis des prisonniers et des prisonnières prennent la parole pour dénoncer cette mascarade : des dizaines de personnes meurent chaque année derrière les murs dans l'indifférence générale.

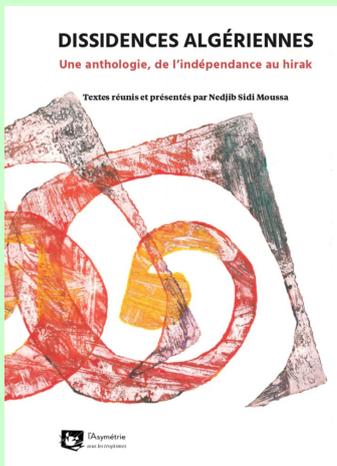
Les lettres et communiqués rassemblés dans ce livre ont tous paru dans le journal L'Envolée.



Ce livre raconte l'histoire des Santiago Boys, de jeunes ingénieurs qui ont tenté de construire leur propre Internet socialiste à la demande de Salvador Allende, fraîchement élu président du Chili.

Recrutant au culot un fringant homme d'affaires britannique nommé Stafford Beer, l'improbable équipe conçoit un système informatique de gestion de l'économie chilienne en temps réel, Cybersyn, alors que le Chili tente de survivre aux assauts conjoints de la CIA, du géant de la tech ITT et des partisans de la droite locale.

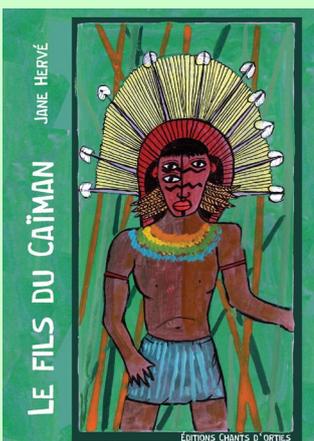
Dans un récit haletant, Evgeny Morozov tire les leçons de l'histoire chilienne tout en éclairant les débats actuels sur les nouvelles technologies, qu'il s'agisse de leurs tendances répressives ou de leurs possibilités utopiques.



Le surgissement populaire de 2019 en Algérie a braqué les projecteurs, du moins pour un temps, sur une société en pleine effervescence, avide de justice et de liberté.

Pourtant, le hirak ne constitue qu'une séquence, certes inédite à plus d'un titre, de l'histoire des luttes sociales et politiques qui ont jalonné la trajectoire de ce pays depuis sa sortie de la nuit coloniale. En effet, cette anthologie de textes souvent méconnus se propose de mettre en lumière grèves, émeutes, révoltes et débats tels qu'ils furent rapportés et animés par des individus ou groupes se réclamant du socialisme et opposés au régime militaro-policier.

Qu'il s'agisse de l'autonomie de la classe ouvrière, de la reconnaissance de la culture berbère, de la séparation de l'Etat de la religion, de l'égalité entre les hommes et les femmes ou du bilan du combat anticolonialiste, les analyses et prises de position émanant de ces dissidences algériennes conservent une audace rarement égalée à ce jour.



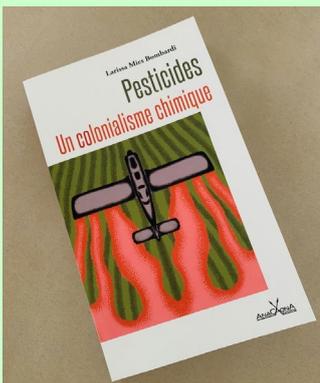
Cadjo, fils du chef des indiens Xalaroyo, devient un « homme » après un rite de passage dans la jungle. En ces temps nouveaux, cette tribu du haut Xingu connaît des troubles : des rivalités intestines mais aussi les Peaux Livides (les Blancs) qui envahissent et détruisent la forêt, construisent un barrage qui assèche le fleuve et assoiffent la tribu.

La lutte contre eux entraîne Cadjo, devenu chef, à faire des choix terribles. Il lance un hymne à la terre et à la nature. Les descriptions de la vie communautaire alternent avec le vécu du jeune héros qui monte en puissance à travers la lutte. En une sorte d'écho collectif, car chaque membre de la tribu fait intimement partie de l'ensemble.



L'industrie alimentaire hégémonique propose des produits ultratransformés colorés, appétissants, accessibles partout et bon marché, qui contribuent grandement à l'épidémie mondiale de maladies comme le diabète ou l'obésité, tandis que la nourriture saine devient un privilège. Le fait-maison, plus nutritif, requiert de cuisiner, ce qui prend du temps. Bela Gil s'interroge donc : qui va faire à manger ? Est-ce la mère, la conjointe, la travailleuse immigrée ? Et qui fera à manger pour elle et sa famille ?

La cheffe et activiste brésilienne relie l'alimentation aux inégalités de genre, de race et de classe, et montre qu'il est urgent de s'attaquer à l'invisibilité du travail domestique qui pèse sur les femmes. Les activités de soin, qui garantissent la reproduction de la vie, doivent recevoir une juste rémunération, ce qui améliorera l'accès à une alimentation saine, équitable et durable.



Les pesticides, présents dans l'eau et l'alimentation de toute la population ou presque, font désormais partie de notre quotidien. Cet usage massif, nocif pour la santé humaine et l'environnement, est une conséquence directe de la mainmise de l'agro-industrie qui domine physiquement et idéologiquement toute la planète.

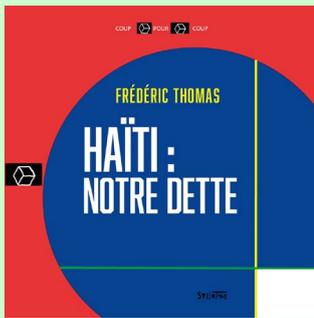
Dans ce scénario mondial, le Brésil occupe une place spéciale : il est le plus grand consommateur mondial de pesticides, lesquels sont produits en majorité par des multinationales européennes. L'Europe exporte ainsi ces poisons qu'elle ne veut plus chez elle, et intoxique les corps et les terres étrangères. Cynique colonialisme chimique... Mais par l'effet boomerang de la mondialisation, ces pesticides reviennent sur notre continent par le biais des produits agricoles brésiliens, dans un cercle d'empoisonnement qu'il convient de briser en interdisant ces produits ici



La France est un pays où l'on adore l'histoire. Tout le monde en connaît à peu près les principaux événements – ne serait-ce que parce que l'école nous les a transmis. Ce récit, que nous aimons écouter, s'appelle "récit nation.al", car il s'agit d'une histoire de la construction de la France comme nation. On en parle aussi en termes de "roman national" tant il se rapproche parfois de la fiction. Ce récit est puissant, facile à raconter et il fournit à peu de frais de l'orgueil national à celles et ceux qui aiment s'inscrire dans de grandes lignées éternelles. Mais ce récit est biaisé et ignore l'essentiel des connaissances accumulées depuis par les professionnels de la recherche historique. Il laisse aussi de côté les hommes et les femmes "ordinaires" en mettant l'accent sur les personnages "extra-ordinaires", essentiellement des hommes. Ce qui laisse penser que le moteur de l'histoire est aux mains de ceux qui ont le pouvoir, que les autres doivent se contenter de subir, qu'ils n'en prennent jamais eux-mêmes, qu'ils n'ont aucun poids dans les changements historiques et ne jouent aucun rôle dans les basculements de l'histoire. Il faudra lire ce livre comme une aventure faite de luttes, de résistances, de désenchantements, de soumissions, d'émancipations, de défaites et de victoires. Une épopée tantôt joyeuse, tantôt triste et sanglante, et qui se déroule jusqu'à nos jours. Où est le populaire aujourd'hui ? Quel est son destin ? »



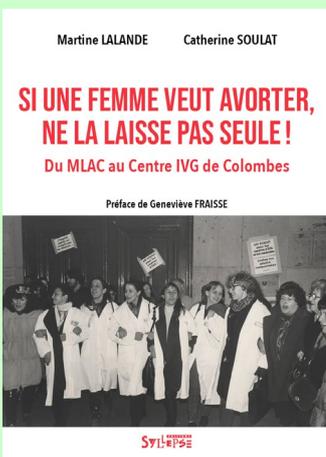
Novembre 2018, Marseille, rue d'Aubagne. Deux immeubles s'effondrent sur leurs habitants : huit morts, une ville traumatisée, une mairie qui fuit toute responsabilité. Triple effondrements : physique, moral, politique. Pourtant, la catastrophe était prévisible, presque annoncée, tant la gestion urbanistique de la deuxième ville de France dysfonctionne depuis trop longtemps. Connue pour ses marchands de sommeil, qui exploitent sans vergogne le besoin de logement des plus précaires en louant à des prix exorbitants des bâtiments indignes, Marseille est désormais en proie à une frénésie de la rénovation. Rendre la métropole enfin attractive et rentable : l'occasion est trop belle de déplacer les populations pauvres et issues de l'immigration du centre-ville, au gré des mises en péril, plus ou moins légitimes. Gentrification, touristification, soutenue par l'explosion d'Airbnb et l'absence de réglementation de la plateforme. Mais tout cela ne se fait pas sans une certaine résistance populaire.



À chaque génération, la France feint de (re)découvrir la rançon exigée, sous la menace de la guerre, à la première nation noire indépendante. Et elle a, jusqu'à présent, tourné le dos aux revendications de réparation, se refusant à toute reconnaissance, demande de pardon et a fortiori de remboursement. Loin de se réduire à une affaire ancienne relevant des relations franco-haïtiennes et à un simple épisode historique, cette dette odieuse est avant tout un marqueur politique d'une injustice à longue portée. Elle explique le silence dans lequel le formidable soulèvement d'esclaves noirs et la révolution haïtienne ont été relégués, puis oubliés, et la place subordonnée de Haïti sur la scène internationale. La dette vient de loin et c'est son héritage et son actualité que ce livre vient interroger.

Des « troubles de Saint-Domingue » à la récente explosion de violences des gangs armés, en passant par l'échec humanitaire de 2010, le soulèvement populaire de 2018-2019 et l'assassinat du président Jovenel Moïse en 2021, ce livre entend donner à voir cette actualité. Ce faisant, il met en lumière la manière dont l'intervention des acteurs internationaux, face aux crises successives qui secouent le pays, reproduit et renforce le pacte néocolonial conclu en 1825.

Enfin, ces pages veulent faire écho à la soif de justice, de dignité et de liberté des Haïtiens et Haïtiennes qui luttent pour une réparation et un changement, afin de sortir du cercle vicieux de dépendance et d'ingérence dans lequel est piégé Haïti.

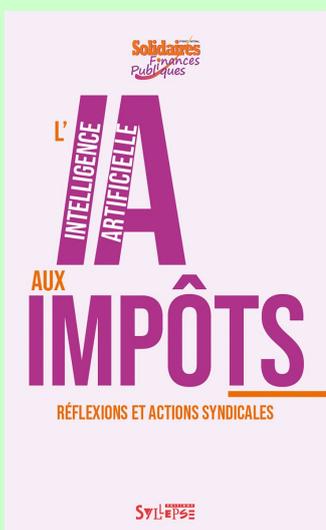


Le centre IVG de Colombes a ouvert en 1975 juste après le vote de la loi, grâce au MLAC de Gennevilliers. Des soignant-es et des femmes qui ont participé à sa création racontent cette histoire, la lutte pour la loi, les avortements faits par le MLAC puis l'ouverture du centre IVG.

Cinquante ans ont passé, le centre IVG a évolué, que reste-t-il de l'héritage du MLAC ? Les équipes de soignant-es ont changé, les locaux se sont agrandis, il y a eu des aléas dans la vie de ce lieu, et des expériences novatrices. Les plus anciennes témoignent de ce qu'elles ont voulu transmettre, les plus jeunes de ce qu'elles reconnaissent comme « esprit militant » dans ce centre.

Pour l'avortement comme pour la contraception, les femmes décident. Le pouvoir médical doit s'effacer pour laisser place à la recherche des meilleures conditions d'accueil et de réalisation de ce droit acquis par la lutte. Les différentes personnes interrogées fournissent les ingrédients qui rendent cet accueil possible. Elles s'inquiètent aussi pour son avenir.

Aujourd'hui de nombreux centres IVG ferment, tandis que l'avortement médicamenteux se développe. Va-t-on revenir à une situation où les femmes doivent assumer seules la douleur et la peur des complications de leur avortement ? La question de lieux spécifiques et adaptés pour -avorter reste cruciale.



L'intelligence artificielle est aujourd'hui sur toutes les lèvres. Tout le monde, ou presque, semble avoir un avis sur l'IA, pourtant une population reste curieusement absente – du moins volontairement écartée – de ces débats : les salarié-es et les agent-es de l'administration fiscale.

La Direction générale des finances publiques s'échine à être l'un des fers de lance de cette course effrénée à l'innovation. Les projets d'IA s'y multiplient : algorithmes du contrôle fiscal, Foncier innovant détectant les piscines non déclarées, etc. Les personnels y ont-ils été pleinement associés ? Non. Solidaires Finances Publiques, première organisation syndicale de la DGFIP, a-t-elle été écoutée, entendue ? Certainement pas. Au-delà des arguments techniques qui sont systématiquement mis en avant se posent de réels choix de société. Quel service public souhaitons-nous ? Quels moyens techniques et humains veut-on valoriser pour lutter contre la fraude fiscale ? Solidaires Finances Publiques défend à la fois les compétences des personnels et une vision progressiste du service public. Si nous ne sommes pas opposés aux nouvelles technologies, nous refusons qu'elles ne soient déployées que par soucis d'économies et de suppressions d'emplois. Ni technophobe ni technobéat, Solidaires Finances Publiques propose une vision technocritique des outils d'intelligence artificielle dans la fonction publique.